

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

En 1931... Introduction à l'étude de Virgile

Dans Echos de Saint-Maurice, 1999, tome 94a, p. 23-28  
Numéro spécial centenaire « Cent ans d'Echos »

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

**1929-1939**

## *En 1931...*

*Le Chanoine Norbert Viatte propose une **introduction à l'étude de Virgile\****

*En invitant son lecteur à guetter les traces des poètes sur les chemins de la beauté, l'humaniste nous donne une leçon de médecine préventive à la veille des barbaries fascistes.*

*Hélas... Les vraies leçons ne sont jamais accueillies comme elles devraient l'être et les poètes restent les laissés-pour-compte de l'histoire.*



L'auteur:

Chanoine Norbert Viatte  
(1904-1967).

Professeur d'Humanités de 1928 à  
1942.

Dès l'année scolaire 1931 -1932,  
il enseigne la littérature française  
dans les deux classes du Lycée.

C'est à ce poste qu'il meurt en 1967,  
affaibli par la disparition de son ami le  
chanoine Paul Saudan.

\* *Les Echos de Saint-Maurice*

30<sup>ème</sup> année, janvier - février 1931, n° 1-2  
pp. 34-41.

# INTRODUCTION

## A L'ETUDE DE VIRGILE

### UN APPEL DÉMESURÉ

*Be thou, Spirit fierce,  
My spirit, Be thou me, impetuous one !  
Sois, farouche Esprit,  
Mon esprit ; Sois moi, ô impétueux !*  
Shelley.

Suprême défiance du monde vis-à-vis des poètes : Platon les appelle divins et les couronne de fleurs ; mais il les chasse de sa république. Le reste ne les traite pas mieux. Pleins de Dieu, saints, consacrés — cessent-ils pour autant d'être pauvres, misérables, exilés ?

« Le Royaume des Cieux est semblable à un Roi qui célébra les noces de son Fils... Et il dit à ses serviteurs : « Allez donc aux croisées des chemins, et tous ceux que vous trouverez, vous les appellerez au festin. » Il n'y a qu'une Cité — et elle n'est pas de ce monde — qui accueille le poète avec joie. Non pas toujours avec les publicains et les courtisanes, ou comme cet unique pécheur parmi quatre-vingt dix-neuf justes. Sa prière coule en poésie et de son cœur jaillissent les beaux chants. C'est la meilleure part d'elle-même : *Carmen pertinet ad sanctos* <sup>(1)</sup>  
La poésie est l'affaire des saints.

(1) St. Jérôme. *Epist.* 147

C'est pourquoi l'Eglise a appelé Virgile, comme d'ailleurs les Sages de l'éternelle philosophie. Certes, elle n'a rien à leur mendier ; elle sent leur pauvreté, et que ce cœur humain est creux et plein d'ordure. Mais elle connaît aussi leur amour insatisfait de la vérité : les Sages la cherchent dans les cieux immatériels de l'intelligence, déliés de la nuit du corps ; Virgile, non dans la nudité de l'esprit, mais avec son cœur, par-delà le sévère enchantement des sens (car il ne s'y arrête pas) pour rester à jamais blessé. D'où l'inachevé secret de ses poèmes : ils ne sont pas un délicieux passe-temps, ni son inspiration une surchauffe sentimentale. Voici la recherche ardente, longue, passionnée, ou tout d'un coup, subite, insaisissable (comme le vent dont tu ne sais pas d'où il vient ni où il va) la rencontre de la Présence divine dans les choses — la découverte de son Immensité.

## ELOGE DE L'HUMANISME

*Apparuit benignitas et humanitas  
Salvatoris nostri Dei.*

S. Paul.

Comment mépriser les campagnes d'Italie, parce que des pastels languissants, de muettes aquarelles, ou bien de gros empâtements de roses et d'ocres terreux découragent l'imagination aussitôt que la peinture les fait paraître aux yeux ? Leur beauté ignore en effet ce charme superficiel que tant de visiteurs ont colporté sur elles. On voit vaguement des chars traînés par des bœufs majestueux avancer parmi les peupliers et les cyprès sous un ciel de soufre ou de craie. Ou bien ce sont des pâturages d'un vert aussi cru que leur ciel est bleu marine. Méprisables objets de l'imagination alors qu'un tracteur mécanique détruirait tout le côté sentimental et pittoresque, débarrassant la campagne italienne des oripeaux criards dont on la vieillit.

Mais les églogues avec leurs bouviers et leurs chevriers qui sentent un peu trop Théocrite et non pas le bouc brun accroupi de travers dans l'étable (ou simplement le lait caillé), sont peut-être la raison pour laquelle le lecteur de Virgile perd son temps sous un climat artificiel.

Erreur étrange toutefois que d'assimiler le vêtement fruste dont se pare la campagne virgilienne à la morne parade de macaronis et de limonades dont, par le truchement des auberges et des tableaux, le visage de l'Italie paysanne est défiguré.

Que l'on discerne plutôt le sens géologique de Virgile, difficile à exprimer, aussi délicat pour l'orographie que le sondage des nappes de pétrole, mais armature invisible de son œuvre. Et de même que pour comprendre la France il faut lire Claudel et Brunhes, l'ancienne latinité se révèle vivante au rythme terrestre et saisonnier de Virgile. Par là elle garde son actualité. Elle exprime un humanisme paysan, que bien des indices promettent à notre temps si la civilisation mécanique ne l'envahit pas tout à fait.

Ce sens cosmique s'appuie à la merveilleuse architecture des marais que l'on défriche au bas des collines lentement arrondies, associées à la vie millénaire des hommes. Il est le soubassement d'une disposition en plats et en bosses qui tempère l'austérité des feuillages, la polychromie des maisons sous le jeu du soleil artificiel. Voilà le sens de la terre humanisée que les coteaux de Sion ou du Lavaux nous rappellent sous un autre climat, plus mélangé d'eaux.

Que reste-t-il des Géorgiques sinon le dur labeur humain contre la terre méchante et pourtant si fraternelle ? Ce dur labeur dont est raconté seulement le calendrier des foires et des marchés, avec des histoires et des images qui renseignent le paysan sur la marche des astres, le temps qu'il fera, les travaux à faire quand avril se déclare.

Il faut admirer la collaboration de Virgile et d'Auguste. Parce qu'il importe à la politique de cet homme vraiment romain de restaurer le ministère

sacré des ancêtres, de réconcilier l'homme avec la divinité que la terre lui conseille de se rendre favorable, de peupler une campagne dont les esclaves et les colons se sont éloignés par suite des guerres ; ce soldat qui revient avec la paix, s'adresse à l'amitié de Virgile pour chanter l'histoire et la grandeur des épousailles entre la terre et l'homme. Oeuvre humaine que les Géorgiques, utile aux hommes et merveilleuse de sa propre utilité, ayant été établie selon les règles d'une belle œuvre d'architecture.

Ne peut-on pas souhaiter que Mussolini demande aujourd'hui à l'un de ses amis, à Marinetti je pense, de renouveler le geste de Virgile, plutôt que de chanter toujours l'air des villes ? Ce ne serait ni trahir le modernisme aigu de l'Italie, ni renier les miracles du machinisme actuel ; mais intégrer à ce défrichage et à cet assainissement que poursuit le génie de Mussolini les forces lyriques prises à la vie des cités et des machines, souder avec bonheur les deux pacifications impériales que marque aujourd'hui la volonté de gagner la bataille du blé et de la malaria par le retour des chômeurs à la terre.

On noterait également que ce souci de la grandeur (commun aujourd'hui à l'art italien, qu'il s'agisse de l'architecture d'un Alberto Sartoris, de la peinture d'un Gino Severini, d'un Fillia, d'un Enrico Prampolini, de la poésie vibrante d'un Marinetti) s'accorde au rythme de la nature. En effet l'harmonie de la terre et du ciel grandit l'homme qui ne veut pas « mourir sur les saisons », mais se rend maître de l'hiver, terrible ennemi, par l'organisation de sa maison, la préparation de l'été ; se disposant spirituellement à recevoir tous les influx d'énergie que le travail des autres saisons lui communique. C'est un rythme divin (qui vient de Dieu) celui de la nature, et il faut le rêver non plus par les métamorphoses d'Ovide, mais par la pensée que la bonté et l'humanité de Notre Sauveur Dieu est apparue. Alors la grandeur et l'universalité des anciennes Géorgiques est dépassée. Francis Jammes écrit des Géorgiques chrétiennes dont le

symbole, si la réalisation a connu des faiblesses, est largement justifiée.

Car l'inachevé secret du poème virgilien doit être expliqué. Ce regret de l'âge d'or, d'une humanité qui ne connaîtrait plus la guerre, mais s'unirait pour célébrer avec les plantes et les animaux la perfection accomplie — une terre du ciel, n'est-il pas la même chose que l'attente de la créature dont saint Paul nous entretient ? Aujourd'hui la terre dont nous sommes, chair issue de la chair — ce beau limon originel imprégné d'eau lustrale, fécondé par l'Esprit au Samedi-Saint de la Création, quand le diacre chante l'exultation de la créature ayant retiré le cerge de la fontaine du baptême ; la terre est douloureusement lourde, elle gémit, dans l'espoir que la substance des choses dont elle a le dépôt incroyable sera bientôt une magnificence de l'ordre, la surprise des derniers jours.

Plus beau que l'a rêvé Virgile, s'avance le suprême humanisme. Mais il faut de nouveaux cieux (d'abord). La terre passe une nuit terrible dont le sang et le feu purifient de nouvelles nations agrégées au peuple élu. Et comme Isaïe célèbre ce mystère avec plus de force que Virgile ! « Vous avez multiplié votre peuple, mais vous n'avez pas augmenté sa joie. » Tous les hommes réunis, non selon leurs mérites, mais suivant le choix de l'amour et la surabondance de la grâce — c'est le temps où l'Enfant souriant du siècle futur porte son sceptre sur l'épaule. L'humanisme de la terre généreuse, renouvelée avec les saisons, a préparé l'humanité royale du Christ.

## LA MISÉRICORDE

*Mais la souffrance nous reste, qui est notre part commune avec vous, le signe de notre élection, héritée de nos pères, plus active que le feu chaste, incorruptible.*

Bernanos.

Considérer Virgile comme un poète de l'évasion ne serait pas inexact. Son goût de la grandeur, l'architecture de son paysage si sobre d'allures, la réponse même qu'il donne à un appel dont il ne saisit pas toute la portée : autant d'éléments qui l'informent et l'investissent d'un rôle précurseur. Un homme en avant de ses désirs. Il va plus loin qu'eux : ne se restreint pas à chanter le plaisir des champs semés et qu'on récolte, accompagne d'un chant tragique une vision de paix dont il ne saisit pas tout le bonheur.

Troie en flammes. Du sang marque les escaliers des maisons. Les murs n'existent plus depuis que les hommes sont sortis du cheval monstre. Il y a dans cette fuite d'Enée une justification préalable pour toutes les aventures qui portèrent au-delà d'eux-mêmes des personnages impuissants à se libérer de leurs ombres. Enée fuit dès ce moment l'Enfer humain.

Pourquoi parler d'enfer chez les païens ? Il n'y a pas en effet de tourment pour ceux qui ne connaissent plus la rigueur justicière de l'Amour. Ce n'est pas un simple rapport de flammes entre le symbole embrasé du cœur troué par la lance romaine et l'affreuse solitude des emmaçonnés soumis aux feux de Lucifer. L'amour humain se satisfait de flamme. Et les damnés sont tous ces gens qui trouvèrent beaucoup plus de plaisir à labourer leurs champs, à conduire un mariage, à louer une villa qu'à se rendre aux noces du fils du Roi. S'étant préférés eux-mêmes, ils ont renié l'amour, le don d'une existence destinée à la louange du Maître des saisons et des peuples. On nous demande l'amour : un abandon de

soi. Et, comme le dit la Sagesse : par des voies directes je conduis le Juste qui s'enfuit.

Le Juste qui s'enfuit, ce symbole de Jacob est aussi la figuration mystérieuse d'Enée. Mais lui ne sait pas qui le conduit. Il s'imagine courir après la volonté de ses lares et de ses pénates, suivant l'apparition d'Hector. Pauvres dieux muets, idoles d'argile et de coton. Ce sont pourtant les statues indifférentes du Silencieux qui tient les espaces nocturnes où le sombre Enée aborde Didon. Nouveau mensonge que cette femme. Elle n'a pas mission de lui montrer le paradis, de lui faire accepter une destinée bornée à son plaisir. Cet amour lui découvre un autre cheval de Troie, un autre monstre de bois aussi vain et faux que le premier. Car le véritable enfer c'est le cœur de l'homme, cœur de chêne et de bronze.

Mais de ce charnier infernal, le signe humain paraît. Que Didon grimpe au bûcher criminel quand les voiles d'Enée claquent sur la Mer Intérieure ! Ses charmes impuissants, ses larmes, désignent une victime qui n'a pas su se sacrifier, renoncer un royaume pour suivre l'amant des dieux.

Désormais Enée peut fonder Rome. La douleur de cette perte a rendu son cœur liquide comme la cire. Il scelle un chantier où l'homme s'est trouvé.

Homme de douleur, solitaire qui va trouver la sibylle, saisir le rameau d'or pour parcourir des espaces plus incertains, plus mouvants que la fumée à l'entrée des paquebots dans le port.

Enée aux enfers ; mais capable de tout comprendre à l'Elysée épouvantable où le soleil ne passe plus. *Si qua est caelo PIETAS...* Enée libre de tous les biens incomplets, mais blessé, attiré au dehors par leur venin, peut admirer les tourments et les joies des ombres. Lui-même aborde plus loin, parce qu'il est doux de cœur.

Pourrait-il demeurer enfermé au cercle des rivages que nulle marée n'assourdit ? Chaque jour un léger ressac bat le sable des côtés, humecte docilement les bancs de pierre bleus. La terre lui sera

bienveillante du moment qu'il n'aura pas le souci exclusif de son propre bonheur.

Ce n'est pas la grandeur romaine qu'il assure entre les sept collines. Il dresse là-bas un autel ouvert à la brebis sanglante et glorieuse, quand les loups deviendront aussi doux que des agneaux, quand toute la création réconciliée autour de l'homme revêtira un être nouveau :

*Sarai meco, senza fine, civè  
Di quella Roma onde Cristo e Romano.*

Virgile (que son héros a symbolisé) montre ainsi par quelle voie Dieu dirige en secret les cœurs de bonne volonté. Moins inquiet, Euripide offre des visages en apparence plus complets. Mais le génie de Virgile ne nous serait-il pas plus communicable, plus proche par son humanité si douloureusement purifiée ?

Les purifications de Virgile, sensibles dans la création qui saisit Enée, l'emportent à travers des événements dont il ne saisit pas le sens. Elles ouvrent la sensibilité occidentale sur un horizon de paix tellement dure à gagner qu'elles ne peuvent pas mentir ; mais bénissent la miséricorde qui, loin de soustraire leur ordre aux choses créées, les a rassemblées pour justifier leur beauté.

*Epiphanie de Notre-Seigneur.*

Norbert VIATTE